

EDITORIAL

Cette nouvelle livraison du *Bulletin d'histoire de la sociologie* du RT 49 est associée au chiffre huit ! Huit parce qu'il s'agit du huitième publié depuis octobre 2015. Huit parce qu'il compte cette fois-ci huit pages. Et Huit parce qu'il rend public le programme des communications retenues par notre Réseau thématique pour le VIII^e congrès de l'Association Française de Sociologie organisé cette année à Aix-en-Provence où nous nous retrouverons du 27 au 30 août 2019.

Plénières et semi-plénières, sessions du RT, sandwiches et soirées conviviales, Etats généraux et Assemblées générales rythmeront notre semaine comme c'est désormais le cas, tous les deux ans, depuis 2013

Envoi des propositions
au bureau :

Compte rendu d'une demi-page : 320 mots ou 2 000 signes ; d'une page : 800 mots ou 4 900 signes.

Focus ou Portrait d'une page : 675 mots ou 4 200 signes

date de constitution du réseau Histoire de la sociologie.

Notre programme, qui compte vingt interventions sur la question des classements et catégories, est détaillé en page 2. Les anciens ont répondu présents et quelques nouveaux membres (jeunes et moins jeunes) viennent enrichir notre groupe de réflexion et d'échange sur l'histoire de la sociologie.

Vous y retrouverez ensuite nos rubriques régulières. A commencer par des compte rendus de lectures. Le premier nous est proposé par Sébastien Zerilli qui présente le dernier numéro de *L'Année sociologique* : « Eléments pour une histoire de *L'Année sociologique* de 1898 à nos jours » (page 3). Le second est rédigé par Suzie Guth qui nous présente l'ouvrage de Baudry Rocquin : *British Sociologists and French Sociologists in the interwar years. The battle for society* (pages 4-5). Deux références éditées en 2019.

Matthieu Béra (pages 5-7) rend compte par ailleurs d'un colloque qui s'est tenu récemment à Paris (6 et 7 juin 2019) : *Durkheim au Collège de France*. Quelques-uns d'entre nous y étions présents.

Enfin, page 6, Nader Vahabi nous fait le portrait d'un philosophe iranien, Ali Shiarati, qui a trouvé en France, auprès de Louis Massignon, Jacques Berque ou encore Georges Gurvitch, de nombreux éléments de réflexions essentiels au développement de sa sociologie.

Mais après le numéro huit vient déjà le neuf ! Aussi, nous profitons de cet éditorial pour vous rappeler que le *Bulletin* se construit à partir de vos contributions : n'hésitez pas à nous proposer des comptes rendus, entretiens et portraits.

Le bureau

SOMMAIRE

Editorial	p. 1
Actualités	p. 2
Lectures	pp. 3-5
Colloque	pp. 5-7
Portrait	p. 8

ACTUALITES

Programme des 5 sessions du RT49

Pour le VIII^e congrès de l'AFS, le RT Histoire de la sociologie a retenu vingt communications et organisé cinq sessions thématiques. La question du *Classement*, *déclassement*, *reclassement* sera abordée selon diverses entrées : le texte et la publication, Durkheim et son œuvre, la discipline ou la nation, les auteurs et concepts classiques, le marxisme et l'Europe de l'Est. Le programme des sessions est le suivant :

Mardi 27 août 2019 • Session 1 • 10h30/12h30
 • Animation Jean-Paul Laurens • Intervenants : **Monique Hirschhorn**, Les auteurs dans le roman disciplinaire : usage et effets de l'emploi de cette catégorie ; **Sébastien Zerilli**, La sociologie en « Que sais-je ? » Constituer un corpus parmi les ouvrages d'une collection de vulgarisation encyclopédique ; **Patricia Vannier**, Comment s'écrit l'histoire de la sociologie : essai de catégorisation ; **Stéphane Dufoix**, Une histoire mondiale de la sociologie ? Pour quoi et comment faire ?

Mardi 27 août 2019 • Session 2 • 16h30/18h30
 • Animation Patricia Vannier • Intervenants : **Matthieu Béra**, Penser la sociologie dans les catégories (disciplinaires) de la bibliothéconomie. Le cas des emprunts de Durkheim à l'ENS (1902-1917) ; **Martin Strauss**, Relativisme et réflexivité dans les débats autour de la théorie durkheimienne des catégories en France et dans les pays germanophones (années 1900 à 1940) ; **Antony Dabila**, Prêtres, guerriers et sociologues : bilan, perspectives et limites du programme de recherche durkheimien en sociologie de la religion ; **Dimitris Foufoulas**, Lire, emprunter, définir : Durkheim et la conception saint-simonienne de l'éducation.

Mercredi 28 août 2019 • Session 3 • 9h/10h30
 • Animation Matthieu Béra • Intervenants : **Alexis Tobanguï**, Histoire de l'enseignement de la sociologie au Congo : épistémologie, éthique et nouvelle forme d'engagement ; **Marcia Consolim**, La diplomatie culturelle française : circulation d'intellectuels et réception des sciences humaines au Brésil dans l'entre-deux-guerres ; **Aude Rabaud & Camille Gourdeau**, Jalons pour une sociohistoire du champ des relations interethniques en France ; **Pierre Lassave**, Parcours sociologique d'une catégorie majeure : de la religion au religieux.

Mercredi 28 août 2019 • Session 4 • 11h/13h
 • Animation Monique Hirschhorn • Intervenants : **Jean-Paul Laurens**, Célestin Bouglé : des cercles aux castes (1897-1901) ; **José Santiago**, Les catégories webériennes comme cadre d'analyse du nationalisme ; **Suzie Guth**, Nommer et classer les interactions sociales ; **Nader Vahabi**, Globalisation : la reproduction d'une anomie.

Jeudi 29 août 2019 • Session 5 • 9h/10h30
 • Animation Suzie Guth • Intervenants : **Alexandre Gofman**, Les deux Comte, les deux Marx et les deux courants de la pensée sociale russe ; **Jean Ferette**, Déclassement ou retour du marxisme universitaire ? ; **Victor Collard**, Le classement des classeurs : biais scolastique ou pratique féconde d'une sociologie des œuvres ? ; **Andrei Gagli**, Classements et hiérarchies des sociologies est-européennes dans les revues francophones de sociologie des années 1930.

Le bureau

AFS
AIX-2019

A l'issue de la cinquième session, l'Assemblée générale fera le bilan de l'exercice 2017-2019 et du Bulletin d'histoire de la sociologie, renouvellera pour partie le bureau et se donnera de nouvelles perspectives pour 2019-2021. On attend vos propositions et candidatures.

Publication en abîme : *L'Année sociologique*, fondée en 1898 par Emile Durkheim, se penche ici sur elle-même. En multipliant les niveaux et les angles d'observation, chacun des articles du présent dossier démontre que la revue a été tout à la fois le moteur et le miroir des évolutions de la sociologie en France pendant plus d'un siècle. L'analyse des transformations de son contenu, des métamorphoses de son format et du renouvellement de ses équipes révèle en creux, au fil de la succession des trois Séries du titre (1898-1913 ; 1925-1927 ; 1949-) et de la brève existence des *Annales sociologiques* (1934-1942), un mouvement de légitimation, d'institutionnalisation et de normalisation de la discipline.

Le titre de *L'Année sociologique* évoque celui d'autres publications savantes contemporaines de sa création. La teneur et le type de ses articles, tout comme l'organisation de son sommaire, renvoient en revanche à l'ambition et à la spécificité du projet durkheimien. L'auteur du *Suicide* est le maître d'œuvre des volumes de la Première série, auxquels Matthieu Béra consacre un bilan historiographique. Le travail collectif qu'il orchestre et la répartition des tâches qu'il ordonne peuvent d'ailleurs être considérés comme l'application concrète de ses réflexions sur la division du travail social. Le classement thématique des analyses bibliographiques alors destinées à édifier la sociologie est tout aussi révélateur. La place accordée à la Section de sociologie religieuse souligne ainsi le rôle matriciel que Durkheim accorde au sacré dans la constitution du social. Si la structure de la rubrique varie au fil des volumes, Myron Achimastos observe

que son importance demeure de la Première à la Deuxième série de *L'Année*.

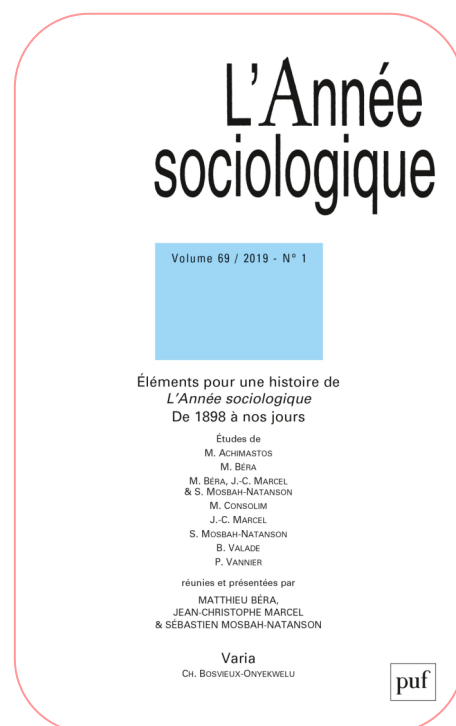
Sur cette même période, le traitement de la psychologie, lui, évolue. Moins combatif, il révèle chez les sociologues une attitude plus coopérative. Marcia Consolim y voit le signe d'une certaine reconnaissance de leur discipline. Elle souligne aussi que des débats sur le développement d'une psychologie « collective », apte à saisir la particularité des faits sociaux, ont opposé les collaborateurs de Durkheim comme ceux de Mauss à partir de 1925. En s'intéressant aux profils des contributeurs de la Deuxième série de *L'Année* et des *Annales sociologiques*, principalement recrutés par Célestin Bouglé et Maurice Halbwachs, Jean-Christophe Marcel éclaire aussi cette inflexion : continuée par des individus aux sensibilités intellectuelles et aux rattachements institutionnels différents, l'œuvre du fondateur se « psychologise », en même temps qu'elle s'ouvre à la recherche empirique.

Patricia Vannier se penche sur la relance de *L'Année sociologique* en 1949. Cette Troisième série inaugure un rapport patrimonial à l'héritage durkheimien. La multiplication dans ses pages des *In Memoriam* consacrés aux derniers disciples historiques en témoigne. Réunissant les nouveaux « patrons » d'une discipline dont l'enseignement et la recherche se structurent alors, la revue devient le lieu d'une discussion étendue et énergique de la sociologie américaine. L'influence de certains réseaux intellectuels a ensuite pu sembler s'exercer sur elle, notamment celui de Raymond Boudon. L'analyse bibliométrique de Sébastien Mosbah-Natanson nuance pourtant le rayonnement de l'Individualisme méthodologique dans ses sommaires. Sur la période 1980-2010, la dispari-

tion des comptes rendus et la multiplication des numéros thématiques témoignent, bien plus que de la domination d'une école, de la standardisation d'une revue dans un paysage éditorial dense et concurrentiel.

Des lettres inédites de Durkheim et un entretien avec Bernard Valade, ancien responsable de *L'Année*, complètent ce dossier et documentent plusieurs des périodes évoquées dans les articles. A l'échelle de l'ordinaire des activités savantes, ils révèlent aussi le large éventail des pratiques qui, aujourd'hui comme hier, ont fait exister ce titre, et éclairent une des nombreuses facettes de l'objet-revue.

Sébastien Zerilli



Matthieu Béra, Jean-Christophe Marcel & Sébastien Mosbah-Natanson (éds.), « Éléments pour une histoire de *L'Année sociologique* de 1898 à nos jours », *L'Année sociologique*, vol. 69, n° 1, 2019, 288 pages, 37 euros.

LECTURE



Baudry Rocquin, *British Sociologists and French Sociologues in the interwar years. The battle for society*, Cham, Palgrave Macmillan, 2019, 229 pages.

The Battle for Society

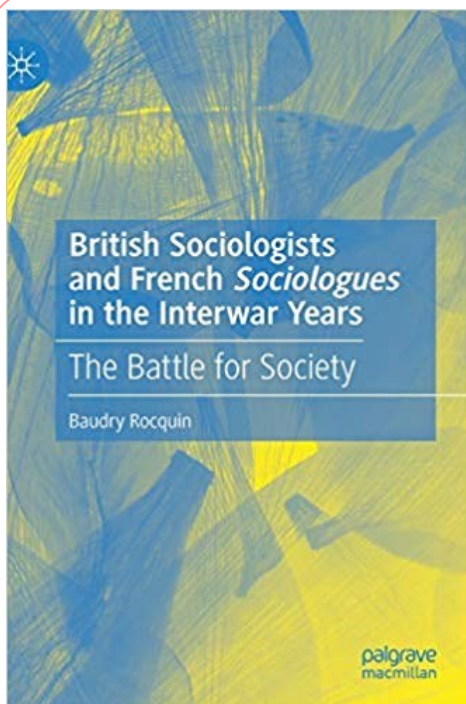
L'ouvrage de Baudry Rocquin correspond bien à son sous-titre : celui d'une bataille entre disciplines nationales dans l'entre-deux-guerres. Il est construit selon cette perspective. Ainsi, l'auteur peut se demander, dans le chapitre I, si la sociologie est une science véritablement française ? Il prend en considération l'Ecole leplaysienne, la tradition durkheimienne et celle de René Worms. Dans le troisième chapitre, l'Ecole d'Edimbourg fait sienne les travaux des leplaysiens ainsi que la sociologie et l'anthropologie de Marcel Mauss : elle opère entre les deux une synthèse comme le mentionne l'Encyclopédie britannique de 1926. L'auteur aborde dans le chapitre IV, la London school of economics et présente Leonard T. Hobhouse comme l'homme qui cherche à créer une sociologie véritablement britannique. Les auteurs particulièrement cités sont Morris Ginsberg et ses travaux sur la mobilité sociale, Harold Laski et Richard H. Tawney, ce dernier particulièrement connu pour les ouvrages : « *Equality* » et « *Acquisitive Society* ». Ajoutons Thomas H. Marshall qui émergera surtout après guerre. Cette Ecole de la London school of economics est considérée comme « classique » et opposée à celle d'Edimbourg.

A la même époque, la sociologie britannique brille surtout pour ses *social surveys*, ses grandes enquêtes. Cette pratique ne date pas de l'entre-deux-guerres, déjà Charles Booth avait publié en 17 volumes « *Life and Labour of the people* » (1886-1903). Comme l'indique l'auteur, les enquêtes furent menées par des non-professionnels à Le Play house. Il en est de même pour les enquêtes anthropologiques de Mass-Observation menées avant, pendant et après la deuxième guerre mondiale. Ces dernières attendent toujours qu'un historien de la sociologie s'y intéresse et offrent des données uniques, du plus haut intérêt

avec des méthodes de nature plutôt qualitatives. Llewelyn Smith a repris l'enquête de Charles Booth trente ans plus tôt tandis que Benjamin S. Rowntree reprend son étude de York. Martin Bulmer avait déjà dans plusieurs ouvrages montré l'importance de ces travaux de *social survey*. Dans un tableau, Baudry Rocquin indique pour la période de 1928 à 1943 quelles sont les grandes enquêtes menées sur le chômage au Royaume-Uni.

Le chapitre VI porte sur la réception de la sociologie britannique et son acceptation par les Français. On y trouve un tableau intéressant où l'on compare le marché de la sociologie française à celui de la sociologie britannique (p. 136). Or, à cette époque, seul le certificat de morale et sociologie de la licence de philosophie existait en France. Il est enseigné par des philosophes et, souvent, la sociologie y devient la portion congrue. Les manuels de sociologie français appartiennent soit aux études supérieures soit à celles de l'Ecole normale, de ce fait, leur nombre est plus élevé en France. Les auteurs de ces manuels sont souvent des agrégés de philosophie, ce qui n'est pas le cas en Grande-Bretagne.

Baudry Rocquin revient sur Célestin Bouglé que notre collègue Jean-Christophe Marcel avait décrit comme un entrepreneur de sociologie : c'est lui qui va chercher à introduire le travail de terrain. Célestin Bouglé et les membres du Centre de documentation sociale sont intéressés par les travaux empiriques britanniques et américains. Pour Baudry Rocquin, il s'agit là de la fin de l'hégémonie française qui se manifesta dans la première bataille pour la société. La seconde bataille fut gagnée par les Britanniques : nous dirions plus volontiers qu'elle fut gagnée par les anglophones. Dans le dernier chapitre, Baudry Rocquin présente les deux sociologies comme ayant des points communs : il se réfère à Alfred Radcliffe-Brown qui allait enseigner dans un grand nombre d'universités et qui va créer une anthropologie qui s'appuie sur les travaux d'Emile Durkheim en référence à l'ouvrage « *Les formes élémentaires de la vie religieuse* ». Rappelons que cette tradition s'est développée avec Edward E. Evans-Pritchard et Mary Douglas entre autres. Il crée une nouvelle Ecole épistémologique, celle du structuro-fonctionnalisme et recherche les modalités de



COLLOQUE

l'intégration des structures dans les sociétés dites primitives pour pouvoir mieux cerner certains aspects des sociétés modernes. L'anthropologie « dans un fauteuil » telle qu'elle avait été pratiquée par Marcel Mauss, s'achève avec lui. A la London school of economics, Bronislaw Malinowski s'oppose à l'Ecole de jurisprudence continentale en ce qui concerne la place de l'individu. Il considère que nombre d'usages des sociétés primitives ont été regardés de manière superficielle. Bronislaw Malinowski transforme le terme d'anthropologie culturelle en anthropologie sociale. Il va devenir un entrepreneur de l'anthropologie en permettant à ses étudiants de faire du terrain grâce à la Laura Spellman Foundation. Certains vont l'appeler le tsar de l'anthropologie en se référant à son leadership autoritaire. Deux écoles vont donc s'affronter en Grande-Bretagne, celle de Alfred Radcliffe-Brown et celle de Bronislaw Malinowski. Baudry Rocquin n'évoque l'ethnologie française qu'en la personne de Marcel Mauss. C'est oublier que l'ethnologie française se développe dans les colonies comme André Gide le fait observer dans son nouveau voyage au Congo en 1955. Les missions et les expéditions se succèdent, avec souvent, comme objectif celui d'alimenter en artefacts le Musée de l'Homme. Les ethnologues français ne sont guère mentionnés, alors que souvent, ils vont devenir les premiers artisans de la licence de sociologie en 1958. Ce sera le cas de Jean Servier, de Dominique Zahan et de Georges Balandier.

L'ouvrage de Baudry Rocquin se lit comme l'émergence d'un conflit, son cheminement et sa résolution. Mais la bataille pour la société qu'il évoque semble plus appartenir à une figure de style qu'à une réalité. Ecrit dans un style très alerte, faisant la preuve d'un grand nombre de lectures, l'auteur apporte une vision très rafraîchissante de nos disciplines dans cette étude comparée. L'ouvrage réjouira les spécialistes de l'histoire de la sociologie et devrait nous inciter à mieux étudier nos voisins d'Outre-Manche. Leurs archives comportent encore des pépites comme celles de Mass-Observation.

Suzie Guth

Durkheim au Collège de France

Paris 6-7 juin 2019

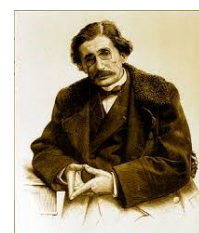


Ces deux journées denses (près de 10 communications d'une demi-heure par jour, et à chaque fois un gros quart d'heure de discussion, sans quasiment de pauses) ont été l'occasion de réfléchir aux difficultés rencontrées par la sociologie, en tant que discipline émergente, pour intégrer cette vénérable institution qu'est le Collège de France (CF dans la suite du texte) censée accueillir les sciences non encore faites et qui repoussa Durkheim à deux reprises (1897 et 1904). Le colloque fut introduit par **Pierre-Michel Menger** lisant le texte d'**Antoine Compagnon** qui ne put être là.

Durkheim fut le point de départ ; il a vite été remplacé par ses continuateurs, considérés comme autant de porteurs de sa « marque de fabrique ». Du coup, la question n'était pas tant « pourquoi pas Durkheim au CF ? », mais : « pourquoi pas les durkheimiens au CF ? ». On a d'abord tenté de comprendre les raisons des échecs de Durkheim (**Matthieu Béra**, Université de Bordeaux). La première fois, c'était en 1897 face à Izoulet, « obscur enseignant de lycée », nommé par décret ministériel pour faire front au socialisme, sans consultation de l'Assemblée des professeurs qui n'y put rien. Son portrait a été tracé par **Alexandre de Vitry**, forcé de constater le vide scientifique béant de sa « métaphysique de la sociologie » (sous-titre de sa *Cité moderne*, 1895). Il occupa malgré tout la chaire de « philosophie sociale » pendant 30 ans (1897-1929). F. de Vitry nous dépeignit la figure d'un « fou sociologique », (comme on parle des « fous littéraires »), qui plut à Barrès et Maurras et rejoignit les « anti sorbonnards » de l'entre-deux guerres dans leur haine de Durkheim et du « sociologisme ». Quant à **Massimo Borlandi** (Université de Turin), il est venu raconter les différents épisodes de la querelle théorique entre Tarde, qui fut élu en 1900 au CF, et Durkheim, qui ne jugea pas utile de se mesurer à lui à cette occasion, et qui manqua aussi sa succession en 1904 en dépit des parrainages de Janet et Bergson tout juste élus. Selon Borlandi, cette controverse bien connue (elle tombe à la leçon d'agrégation de sciences sociales) renvoie à 15 textes qui s'échelonnent de 1893 à 1899. Au décès de Tarde, Durkheim (et la sociologie qu'il représentait) échoua face à l'adversité mieux structurée qui visait à fonder une chaire d'« Antiquités nationales » à laquelle fut élu Jullian. L'histoire l'emporta sur la sociologie, après transformation et disparation d'une des deux chaires de philosophie. Durkheim dut se résoudre à poursuivre la suppléance de la chaire de « Science de l'éducation » de la Sorbonne (juin 1902-juin 1906), sur laquelle il fut titularisé à



Jean Izoulet

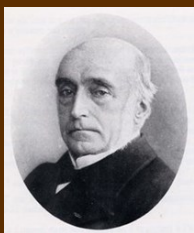


Gabriel Tarde

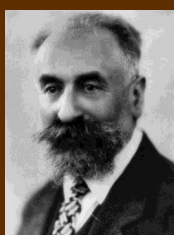


Paris : La Sorbonne, cour de M. le professeur Durkheim (sic)

Durkheim au Collège de France (suite)



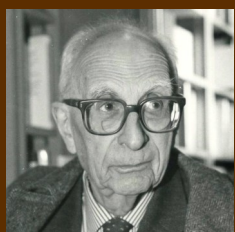
Albert Reville



Marcel Mauss



François Simiand



Claude Lévi-Strauss

la retraite de Buisson. Sa chaire devint « Sociologie et science de l'éducation » en 1913, date à laquelle on dit souvent que la sociologie entra enfin à la Sorbonne. **Laurent Jeanpierre** (Université Paris 8) fut sollicité pour laisser les études de cas (Durkheim, Tarde, Izoulet) et chercher à savoir dans quelle mesure les collaborateurs de *L'Année* avaient intégré et représenté Durkheim et/ou la sociologie au CF. Force est de constater que les « durkheimiens » (au sens des collaborateurs, même sporadiques, de la revue) n'ont pas tous été tenus à l'écart de l'institution. Un atout majeur de cette « école » fut sans doute son interdisciplinarité, qui permit au linguiste Meillet d'y déposer ses bagages en 1905, suivi aussitôt par l'assyriologue Fossey (1906). Il est vrai que Mauss fut recalé en 1907 et 1909, et Simiand en 1912. Il fallut attendre 1930 pour voir le premier y entrer (chaire de sociologie), 1932 pour le second et même 1943 pour l'élection de Halbwachs. Au final, Jeanpierre considéra que c'était là « l'histoire ordinaire d'une discipline » et il préfère parler ni d'échec ni de succès. L'exposé de **Stéphane Baciocchi** (EHESS) étira le spectre des sciences sociales au CF, s'intéressant à la chaire de science des religions occupée par Réville, lui aussi nommé par le ministère (1880), auquel succéda son fils Jean à son décès (1907). Mais il ne lui survécut qu'un an. De Loisy fut élu en 1909, laissant Mauss en suspens pendant vingt et un ans. Baciocchi s'est interrogé sur la « conversion ethnographique » des durkheimiens, Durkheim et Mauss en tête, qui marquait leur ancrage à l'EPHE et les tint éloignés du CF qui pratiquait une autre science des religions, basée sur d'autres références (histoire, théologie protestante, etc.). Quant à **Philippe Descola**, lui-même professeur au CF à la chaire d'anthropologie de la nature depuis 2000, il fit un exposé sur ce qui fut le seul texte cosigné par Durkheim et Mauss : « De quelques formes primitives de classifications » (1903). Il en

montra sa logique, ses faiblesses et sa portée heuristique. Destin étrange de ce travail qui provoqua à la fois l'admiration des anthropologues, leur ouvrant un programme de recherche encore actif, mais qui suscita aussi « leur agacement » pour « la désinvolture qu'il entretenait par rapport aux faits ethnographiques ». Descola proposa une typologie des taxinomies sur laquelle nous ne saurions revenir ici en raison de sa complexité. Il s'interrogea aussi sur la question de la causalité entre faits mentaux et sociaux, individuels et collectifs, ce qui éloigna le public des péripéties de postes et des questions de carrières. **Philippe Steiner** (Sorbonne Université) a choisi de présenter le programme de sociologie économique de Simiand, durkheimien du premier cercle, qui resta peu de temps au CF (1932-1935) en raison de son décès brutal. Pendant ces trois années, il prit néanmoins le soin de réorienter sa sociologie économique du côté de la sociologie religieuse (*via* l'objet de la monnaie) et de la psychologie sociale (autour de la notion d'attente). Difficile cependant de savoir qui de Mauss ou de Simiand imprima cette inflexion, puisque Steiner évoqua surtout une conférence où Mauss réagissait à un texte de Simiand. **Bruno Karsenti** (EHESS) s'interrogea quant à lui sur la pédagogie durkheimienne, le cœur de son projet, ou de sa « mission », qui était à la fois politique et sociologique et qui trouva peut-être plus facilement à s'épanouir à la Sorbonne (et à l'ENS) qu'au CF. Karsenti insista sur le lien entre sociologie et pédagogie, autant dans les enseignements de Durkheim à Bordeaux (1887-1902) que dans sa doctrine pédagogique et sociologique. Le sociologue est un « pédagogue conscient », termina-t-il. **François Héran**, titulaire de la chaire « Migrations et sociétés » du CF depuis un an, clôtura la première journée avec une communication sur Lévi-Strauss, « disciple inconstant de Durkheim » (selon ses propres termes en 1958 dans *Anthropologie structurale*), soulignant



tout ce qu'il devait à Mauss, Durkheim, et... - du bout des lèvres, *in fine* - à Granet. Selon Héran, 95 % de la thèse de Lévi-Strauss était déjà-là dans l'ouvrage de Granet sur les catégories matrimoniales de la Chine ancienne ! Cette communication devint alors une présentation du travail considérable de Granet sur la parenté, qu'il formalisa pour l'auditoire.

La seconde journée nous éloigna davantage de la source (Durkheim) pour s'intéresser à ses « empreintes ». **Giovanni Paoletti** (Université de Pise) et **Céline Surprenant** (chercheur associée à la chaire de Littérature française moderne et contemporaine de Compagnon au CF, co-organisatrice des journées) se sont interrogés sur les rapports disciplinaires complexes entre sociologie et philosophie, sociologie et psychologie. Paoletti, spécialiste du sujet (*Durkheim et la philosophie*, 2012) transposa la question en s'interrogeant sur les rapports entre « bergsonisme » et « durkheimisme », deux étiquettes symboliques qui avaient échappé à leurs inspirateurs. Les oppositions des deux camps ont été souvent caricaturées, alors que les œuvres des deux hommes n'étaient pas inconciliables. Quant aux rapports avec la psychologie (et Janet), le sujet encore trop peu exploré a été bien défriché par C. Surprenant qui insista sur « l'assouplissement » des positions des durkheimiens entre les deux guerres. La psychologie a été largement distillée dans la sociologie devenue compatible, dans un optique plus wébérienne dirions-nous, qui mêle compréhension interne et explication externe. Un maître doit être radical au fondement, ses disciples peuvent arrondir les angles, semble-t-il. **Thomas Hirsch** a pu conforter cet « adoucissement » dans son exposé sur Halbwachs, ancien élève de Bergson au lycée Henri IV et collaborateur fidèle de Durkheim et Simiand à *L'Année*. Halbwachs concilia les deux positions. Sa présence au CF fut une sorte de synthèse reconnue, mais n'a pu malheureusement déboucher sur un enseignement puisqu'il fut déporté à

Buchenwald par le régime de Vichy et qu'il y mourut d'épuisement. Sa chaire de psychologie collective, créée en 1943 mais jamais « réalisée », était porteuse de belles promesses, heureusement déposées dans des œuvres publiées (notamment le cours de psychologie collective édité par Hirsch chez Flammarion et enseigné à la Sorbonne quelques années avant son élection). La pure histoire des idées a repris ses droits avec l'exposé d'**Eric Brian** (EHESS) portant sur « l'épistémologie réaliste » de Durkheim, au cours duquel il évoqua les rapports entre pratiques et représentations, causalité et probabilité, qu'il relia à coercition et attentes (plus souples). Il a critiqué les mauvaises interprétations de Durkheim que l'on trouve dans le constructivisme idéaliste de Berger et Luckmann ou dans le « programme fort » des *science studies* de Bloor qui insiste (à tort) sur l'arbitraire des classifications, oubliant la coercition. La conférence de **Pierre Birnbaum** (Université Panthéon-Sorbonne) visait à étudier la relation pour le moins ambivalente entre Aron et Durkheim, le premier ayant intégré le CF en 1970. La surprise fut grande quand Birnbaum révéla que la leçon inaugurale d'Aron était un hommage appuyé à Durkheim, contre lequel pourtant il avait bataillé toute sa carrière au profit de Weber qui passa au second plan. Paradoxe et retournement difficile à comprendre. Quant à **Pierre Demeulenaere** (Sorbonne Université), actuel directeur de *L'Année sociologique*, il se pencha sur la relation entre Boudon son « maître » et Durkheim, elle aussi complexe. Boudon est bien, par certains aspects, un héritier de Durkheim qu'il admirait. Il dirigea aussi *L'Année*, enseigna à la Sorbonne, étudia la sociologie de la connaissance et la sociologie de l'éducation, fut un fervent méthodologue ; par d'autres aspects, il a tenté de relire Durkheim sur un mode individualiste « car on ne peut faire autrement ». On ne peut obéir à une règle sans lui donner du sens et avoir des bonnes raisons. Vint alors le tour de **Jean-Louis Fabiani** (EHESS) qui se chargea de démontrer

quelques éléments du « mécano » Bourdieu-Durkheim, tout en veillant à ne pas participer d'un récit continuiste des héritages intellectuels. Il pointa leur commune appartenance à Comte et à la philosophie du concept, *versus* la philosophie du sujet. Cependant, il insista sur les médiations qui conduisirent Bourdieu à Durkheim : Mauss et Lévi-Strauss, *via* les réflexions sur les structures et les catégories de l'esprit.

Menger, titulaire de la chaire sociologie du travail créateur au CF depuis 2013, s'efforça de conclure ce colloque, charge ô combien difficile. Il a choisi d'insister sur les « fenêtres d'opportunités » et la part d'aléatoire qui gouvernent aussi à toute élection au CF. Il nota également l'importance des réseaux (générationnels, normaux, disciplinaires, politiques), des personnalités, autant d'éléments qui purent expliquer les échecs et les succès des uns et des autres. Il n'a pas oublié d'évoquer la question de « l'héritage intellectuel », avec ses raideurs et ses souplesses. Il a souhaité que se développent les études de sociologie de la sociologie qui croiseraient les œuvres, les carrières, les institutions, les stratégies. Ce que nous ne pouvons que vouloir avec lui.

Matthieu Béra



Maurice Halbwachs



Raymond Aron



Raymond Boudon



Pierre Bourdieu

Compte rendu du colloque *Durkheim au Collège de France* des 6 et 7 juin 2019, organisé par Céline Surprenant, Antoine Compagnon et Pierre-Michel Menger au Collège de France.

Les communications ont été filmées et sont disponibles à partir de l'adresse <https://www.college-de-france.fr/site/pierre-michel-menger/symposium-2019-06-06-09h00.htm>



PORTRAIT

Figure éminente et controversée de l'intelligentsia iranienne, un des idéologues de la révolution de 1979, le sociologue engagé et philosophe Ali Shariati (1933-1977) est né en 1933 à Mazinân (dans la région Khurâsân, nord-est de l'Iran). Après ses études secondaires, il entre en 1956 à la Faculté des lettres de l'Université de Mashhad où il termine sa licence en 1959 en tant qu'étudiant brillant et récompensé par une bourse de doctorat à l'Université de la Sorbonne à Paris. En suivant les cours de sociologie de George Gurvitch (1894-1964), Henri Lefebvre (1901-1991), Jacques Berque (1910-1915) et ceux de Louis Massignon (1883-1962) en islamologie, il se forme une méthodologie pour mener des recherches en sociologie et histoire des religions, notamment sur l'islam chiite en Iran et il soutient sa thèse ès lettres en 1963 sous la direction linguistique de Gilbert Lazard (1920-2018). Parallèlement à ses études, il fait connaissance avec les milieux intellectuels français, en particulier avec Jean-Paul Sartre (1905-1980) et Frantz Fanon (1925-1961). Il est influencé en philosophie par le courant phénoménologique et existentialiste, ce qui lui donne une approche critique envers le marxisme.

Ali Shariati : un sociologue engagé

A son retour en Iran, en 1962, il se fait arrêter à la frontière et emprisonner à Téhéran. Après sa libération et après avoir été enseignant dans le secondaire, il a des difficultés pour obtenir un poste universitaire qu'il obtient en histoire à l'Université de Mashhad en 1965. L'apogée de sa carrière se fait au Centre culturel de Hossienieh Ershad à Téhéran entre 1969 et 1973 où il donne des conférences sur l'islamologie, la sociologie de la religion et l'histoire de l'Iran. Dans ses conférences, très suivies par la jeunesse iranienne, prônant son fameux concept du « retour sur soi », il a essayé de présenter une lecture moderne de l'islam conciliant la modernité et le socialisme tout en critiquant la modernité autoritaire du régime du chah influencée par l'Occident et l'islam du clergé en connivence avec le Roi, ce qui lui a valu l'hostilité à la fois du clergé conservateur et du régime du Chah. Shariati a osé mettre en cause l'authenticité de l'islam traditionnel défendu et vénéré par le clergé officiel. Pour certains islamologues, il est le protestant chiite de l'Iran. Ses conférences publiées clandestinement présentaient l'islam comme porteur d'un avenir sublime pour l'humanité à condition qu'il fût pur et d'une nouvelle lecture. Du coup, le centre a été fermé par la Savak (la police secrète et politique du régime) et il est entré en clandestinité. En 1975 il a été arrêté et incarcéré pendant 18 mois dans une cellule d'isolement. Après sa libération en 1977, affaibli psychologiquement, il prit le chemin de l'exil d'abord vers la Belgique et ensuite à Londres où il mourut le 19 juin dans des circonstances suspectes qui n'ont jamais été élucidées et font l'objet de controverses. Selon la version officielle, il est mort suite à une crise cardiaque. Pour l'opinion publique de l'époque, il aurait été

victime d'une intervention de la police secrète et politique du régime iranien (Savak).



Les idées de Shariati se propagèrent parmi les jeunes des classes moyennes pendant la révolution en 1978 et 1979 en concurrence avec le marxisme. Pour certains sociologues, « *Un nouveau souffle fut ainsi donné aux activités politiques jusque-là repoussées à cause de leur allure trop gauchiste ou extrémiste* ». Rétrospectivement, avec l'ingérence de la religion dans la vie politique et sociale depuis l'arrivée au pouvoir de Khomeiny en 1979, certains milieux, notamment de gauche, critiquent Shariati à qui ils reprochent d'avoir été le précurseur de l'islamisation du mouvement social, présentant une sorte de « spiritualité sociale » qui intervient en politique mais qui pose le problème de la séparation de l'Etat et de la religion. Le problème ne se posait évidemment pas encore pendant la révolution en 1979.

Nader Vahabi

